



Montréal, le 1^{er} octobre 1995

Chère Madame Lévesque,

Au risque de vous étonner, je vous dirai que je ne pourrai probablement plus jamais manger d'épis de blé d'Inde sans entendre au loin le timbre de votre voix, sans que me revienne en arrière-goût le contenu de votre message radiophonique sur ces cégeps où LES étudiants s'ennuient royalement faute de professeurs qui sachent les intéresser en comblant leur vorace appétit d'apprendre.

Eh oui, Madame Lévesque, à l'heure où je dîne – ordinairement en solitaire –, je me paie parfois le luxe d'écouter ce que le « monde ordinaire » a à dire sur tous les sujets que monsieur Michel Lacombe place à son émission radiophonique de tribune téléphonique, Le Midi quinze, sur les ondes de « la SRC » (comme il est de bon ton de dire maintenant). Il est évidemment très instructif de constater combien les problèmes les plus complexes vus par les auditrices et les auditeurs de telles émissions sont plus souvent qu'autrement réduits à leur plus simple expression et réglés en un tournemain, comme si « y avait rien là », et cela quels que soient les efforts déployés par l'animateur, fût-il de la trempe de Monsieur Lacombe. Ah ! Être gérant d'estrade..., si seulement c'était plus payant !

Enfin, pour faire une histoire courte, voilà qu'à 12 h 50 – peut-être 12 h 48, mon horloge a tendance à accélérer – je pousse l'interrupteur de ma radio de cuisine et je tombe pile sur Michel Lacombe en train de négocier un virage avec une auditrice transformée en émettrice. Zut et rezut et re-rezut ! J'avais complètement oublié et j'ai dû manquer le meilleur ; j'aurais dû prévoir que les coupures de quelques millions annoncées dans les cégeps, et pris dans les poches des enseignantes et des enseignants dont la tâche, ô horreur, n'aurait pas varié depuis au moins 15 ans, seraient à l'ordre du jour du Midi quinze.

Je suis donc arrivé en retard, au moment même où une dame, cadre administrativo-pédagogique de l'Université de Montréal, terminait son homélie sur le manque de préparation des étudiantes et des étudiants qui, disait-elle, « nous » arrivent des cégeps. Voilà, une fois de plus, me suis-je dit par-devers moi-même, le grand « Nous » universitaire qui vient annoncer que LES élèves qui sortent du cégep ne sont pas préparés pour satisfaire aux exigences des études universitaires et qu'il faudra bien, un jour, admettre qu'il y a au Québec un « palier de trop » en éducation et que la solution ne se trouve nulle part ailleurs que dans la distribution équitable de ces deux années entre le secondaire et « Nous », l'université. Force est bien d'admettre que, d'un point de vue mathématique, ça se défend assez, voire parfaitement bien ; une pomme coupée en deux donne, ordinairement, deux moitiés de pomme égales. Même des élèves issus des cégeps seraient capables de comprendre ça ; en tout cas, un certain nombre d'entre eux, me semble-t-il.

Je n'ai jamais participé à une « ligne ouverte », mais j'imagine qu'au moment où la madame de l'université faisait son intervention, on vous avait informée que vous étiez la suivante. Pendant qu'elle parlait, vous deviez déjà être sur le bout du tremplin et vous préparer mentalement à faire votre double salto arrière avec triple vrille dans les cégeps et les profs de cégep, ces pelés, ces galeux d'où nous vient tout le mal.

Et v'lan..., vous voilà projetée « sur les ondes » avec, je devine, votre petit aide-mémoire griffonné sur un bout de papier bien placé devant vous, pour ne pas faire honte à ceux et à celles qui, par hasard ou non, écouteront votre prestation.

— « Nous avons au bout du fil Madame Lévesque de... (bip, bip). »

— « Bonjour Monsieur Lacombe. »

— « Bonjour, Madame Lévesque ; on vous écoute. »

Ici, j'ai arrêté de grignoter mon épi de blé d'Inde afin de bien entendre ce que vous aviez à dire sur les cégeps (vous n'êtes pas sans connaître le bruit infernal que ça fait dans les oreilles quand on mange un épi de blé d'Inde).

— « Moi, monsieur Lacombe, j'ai eu cinq enfants qui sont passés par le cégep et qui se sont emmerdés royalement. »

— « Ah oui ? Intéressant ça. Étaient-ils du secteur préuniversitaire ou du secteur technique ? »

Ici, court silence et hésitation évidente. Question non prévue sur l'aide-mémoire ? Mais question importante tout de même puisque la vraie cible à atteindre c'est le préuniversitaire, parce que c'est là et seulement là, affirme-t-on dans des

milieux généralement peu informés, que les étudiants sont « mal préparés », voire pas préparés du tout. Jusqu'à nouvel ordre, en effet, le secteur technique (le secteur professionnel d'avant LA réforme) semble vouloir échapper au tollé général.

— « Je pense qu'un des cinq était au secteur technique. »

— « Et il s'emmerdait lui aussi ? »

— « Lui ? euh... non, moins que les autres il me semble... Il a d'ailleurs maintenant un travail bien rémunéré. »

Quant aux quatre autres, rien sur leur réussite ou non à l'université ; rien sur le travail qu'ils ont ou qu'ils n'ont pas à l'heure qu'il est ; rien sur le fait qu'au-delà de leur « royal emmerdement » ils ont peut-être appris quelque chose d'important au cégep (par exemple, que ce doit être avec très énormément de précautions... qu'on peut se permettre de généraliser à partir de quatre cas particuliers). Rien d'autre qu'une longue tirade, rapidement débitée avant la fin de l'émission : « Mes enfants se sont royalement emmerdés au cégep... Tous les enfants s'emmerdent royalement au cégep... La cause de cet emmerdement ce sont LES profs de cégep... Les enfants s'emmerdent au cégep parce que les profs ne les font pas travailler... Les profs ne les font pas travailler parce qu'ils sont paresseux et que, parvenus en fin de carrière, ils ont perdu le feu sacré... Ils gagnent donc beaucoup trop cher pour ce qu'ils font... Le cégep gaspille la jeunesse et ça coûte bien cher... À bas le cégep... » CQFD. Euclide n'aurait pas mieux fait ! La ligne droite est vraiment le plus court chemin d'un point à un autre.

C'est bien certain, Madame Lévesque, que je n'ai pas gardé le verbatim de votre intervention. D'ailleurs, pourquoi l'aurais-je fait puisque, au fond, c'est là une variante d'un discours à la mode, et de plus en plus. Mon père m'a maintes fois redit que pour tuer son chien sans scrupules, il suffit de se convaincre qu'il a la rage. À l'heure qu'il est, les sycophantes du cégep ne manquent pas. Remarquez bien que je respecte votre opinion, tant et aussi longtemps du moins qu'elle demeure une opinion de cuisine ou de salon. Ce qui me chicote, c'est de voir que, plus souvent qu'autrement, les jugements publics qu'on porte sur les cégeps, et spécialement sur celles et sur ceux qui font les cégeps au jour le jour, les enseignantes et les enseignants, ne sont que la somme de jugements individuels sans autres fondements que des expériences individuelles qu'on généralise, dans la direction qui fait son affaire, cela va de soi. Le philosophe Gabriel Marcel appelait ça de « l'esprit d'abstraction », et le résultat est toujours le même : des sophismes se donnant des airs de raisonnements ce qu'il y a de plus serré. Mais je ne veux surtout pas vous emmerder avec ça.

Je ne mets aucunement en doute que quatre de vos enfants se soient royalement emmerdés au cégep (d'ailleurs, au nom de quoi est-ce que je mettrais ça en doute ?) et vous m'en voyez marri. Ce que j'aimerais savoir, c'est POURQUOI ils se sont ainsi emmerdés. Vous savez comme moi qu'à cet âge (à tout âge d'ailleurs), les raisons de s'emmerder sont nombreuses et fort diverses. Il arrive même que ce qui emmerde royalement l'un enthousiasme l'autre ; il arrive même que ce qui nous emmerde à tel âge nous passionne à tel autre. Pour ma part, j'ai vu des étudiantes et des étudiants qui s'emmerdaient au cégep parce qu'on avait pour eux des exigences auxquelles ils n'étaient pas habitués ; j'en ai vu qui s'emmerdaient parce qu'ils devaient travailler et qu'on ne les avait pas habitués à ça ; j'en ai vu qui s'emmerdaient parce que la philosophie (ou les mathématiques, ou le français, ou...) ils « aguissaient » ça... J'en ai vu qui s'emmerdaient tout bonnement parce que c'était l'école et qu'à l'école, ils s'étaient toujours emmerdés.

Ma chère Madame Lévesque, j'ai aussi vu des enfants qui disaient qu'ils s'ennuyaient parce que ça faisait bien de le dire. J'ai même vu des enfants qui disaient qu'ils s'emmerdaient chez eux, avec leurs parents... Est-ce que, à partir de cela je suis pour autant autorisé à conclure que ce « royal emmerdement » est évidemment dû aux parents ? Que c'est le cas de tous les enfants de la terre ? Et qu'il faut « fermer » toutes les familles parce que tous les enfants du monde s'ennuient dans toutes les familles du monde ? Il m'est arrivé (j'ai honte de vous l'avouer) de m'emmerder royalement à une pièce de théâtre où d'autres se sont régalés... Que voulez-vous, l'emmerdement est un symptôme ; l'important est de trouver la ou les causes et de travailler à les guérir.

Vous voyez, Madame Lévesque, même la madame de l'université de Montréal (celle qui vous a précédée en ondes) a donné un mauvais goût à mes épis de blé d'Inde de ce midi-là. Que voulez-vous, je ne suis plus capable d'entendre dire que LES étudiants ne sont pas préparés quand ils sortent du cégep. Ils ne sont pas préparés à quoi ? Et ce « quoi », au nom de quel principe en fait-on le paradigme de toute préparation digne de ce nom ? Être « bien préparé » n'est hélas pas un concept univoque. Je vous dirai entre nous – dans une lettre on peut tout se permettre puisque la confidentialité est assurée – je vous dirai donc que j'ai même lu des textes remplis de fautes, écrits par des gens formés bien avant la naissance des cégeps, et qui déploraient la faiblesse effrayante et inadmissible, il va sans dire, « des élèves d'astheure » en français écrit.

J'ai encore plus mal au ventre quand je lis ou que j'entends en ondes que la solution à tout ça ne se trouve nulle part ailleurs qu'en « coupant la poire en deux » : une année de plus au secondaire et une de plus à l'université, comme « aux États ». Peut-être a-t-on tout à fait raison : je ne voudrais surtout pas être accusé de « résistance au changement ». Tout

ce dont je suis certain, c'est qu'il ne s'agit pas ici, purement et simplement d'un problème de mathématiques ; il ne s'agit pas purement et simplement de décider où on va placer ces deux années. Depuis au-delà de 25 ans, on a créé une écologie de l'éducation des jeunes Québécoises et des jeunes Québécois ; il me semble qu'on devrait savoir, en 1995, qu'on ne change pas un élément d'un écosystème sans, par le fait même, modifier tout l'équilibre et toute la dynamique du système. Quels sont les indices qui nous garantissent que l'ajout d'une année au secondaire va vraiment jouer, et mieux, le rôle de l'actuelle première année de cégep ? Le secondaire aurait-il, soudain, des vertus magiques qu'on ignorait ? Quant à l'université, je sais bien que, financièrement parlant, une année de plus ne serait pas à négliger ; mais est-ce que, pour autant, les jeunes seraient mieux formés qu'actuellement ? Avant que d'abolir le cégep – abolir la partie préuniversitaire du cégep, c'est abolir le cégep comme institution originale – ou de proposer son abolition, je crois qu'il y a des questions auxquelles il faut apporter des vraies réponses.

J'aurais encore, Madame Lévesque, beaucoup de choses à vous dire, parce que, vous l'aurez sans doute compris, je crois au cégep comme institution permettant de faire un lien harmonieux entre l'âge infantile et l'âge adulte, entre l'âge de l'opinion et celui de la connaissance vraie, entre l'âge du préjugé et celui du jugement, entre l'âge de l'information et celui de la formation, entre l'âge du copain-copain et celui de l'amitié et de l'amour, entre l'âge du savoir et celui de la réflexion sur ce savoir, entre l'âge de la généralisation hâtive et celui de la généralisation qui repose sur des fondements solides et assurés.

Merci, Madame Lévesque, de m'avoir respectueusement écouté jusqu'au bout, même si ça a bien dû vous emmerder un peu. J'allais oublier : je connais aussi des dizaines et des dizaines d'étudiantes et d'étudiants qui ne se sont pas emmerdés au cégep, qui ont appris plein de choses au cégep et qui sont maintenant des adultes autonomes et qui, peut-être, lutteront un jour pour la disparition du cégep...



Paul Forcier
Consultant en pédagogie collégiale